FEUILLETON DU "SAMEDI", 5 NOVEMBRE 1898 (1)

UNE ERREUR JUDICIAIRE

ROMAN MILITAIRE INEDIT

XLVI

Nuit d'Angoisse

(Suite)

—Puisque je me méfie, je n'ai rien à craindre.

Il finit tout de même par s'endormir. Lorsqu'il se réveilla il faisait grand jour.

—Je n'ai guère envie de travailler aujourd'hui, se dit-il.

Jordanet passa le jour à rôder dans Bourail et aux alentours, explorant les environs des postes comme pour y prendre ses points de repère, reconnaissant chaque arbre, chaque arbuste, chaque buisson.

Lorsqu'il revint chez lui, le soir tombait. Dans les rues de Bourail à peu près désertes, les bars s'illuminaient, s'emplissaient de consommateurs, Jordanet n'y mettait jamais les pieds. Pourtant, ce soir-là, il entra. Il se fit servir un léger repas et une bouteille de vin.

Il avait besoin de forces pour la nuit critique qui s'avancait.

En mangeant, il avait de sa petite table près de la porte ouverte, le visage tourné vers la rue.

La rue était sombre. Cependant, au coin, en face du bar, on était violemment éclairé par la projection des lumières de l'intérieur.

Toutes les fois qu'un passant traversait ce flot de lumière, Jordanet aurait pu le reconnaître, comme en plein jour.

Il avait fini de dîner et il payait son écot, lorsque, tout en allumant sa pipe, il vit soudain deux hommes apparaître dans la lumière, marchant lentement, puis disparaître dans l'obscurité.

Si court que cela fût, Jordanet eut un mouvement de surprise. Il lui avait semblé reconnaître Mascarot et Jacquemin !

Mascarot et Jacquemin causant ensemble ! Pourquoi ? Ils se connaissent donc ? Mascarot ne lui en avait pas parlé. Que pouvaient-il se dire ? N'avait-il pas intérêt à entendre ?

Il sortit. Confusément, dans l'obscurité, il vit les deux hommes, non loin. Il les suivit, éteignant sa pipe, dont le foyer l'eût trahi peut-être. De temps en temps, ils s'arrêtaient.

Alors, Jordanet faisait comme eux, se baissant, se couchant, pour éviter d'être vu, mais essayant quand même de se rapprocher pour entendre ce qu'ils disaient.

—Je suis sûr que cela m'intéresse, pensait le forçat.

Tout à coup, il crut les apercevoir qui revenaient sur leurs pas. Il se jeta derrière une case en ruines et là, attentif, regarda. En effet, les deux hommes redescendaient vers Bourail. Mais aucune parole n'arrivait jusqu'à lui. Ils conversaient à voix basse. Devant la case abandonnée, ils se serrèrent la main, et Jacquemin, car Jordanet ne s'était pas trompé, Jacquemin murmura :

—C'est donc convenu pour la prochaine nuit ?

—C'est convenu.

Là-dessus, ils se séparèrent. Jordanet eut un frisson. Et longtemps il resta à la même place, essayant de comprendre.

—Eh bien, eh bien, qu'est-ce que ça veut dire ? Est-ce un guet-apens, où Mascarot et Savenay essayent de me faire tomber ? Ou Jacquemin aurait-il été acheté et gagné à ma cause ? Si cette dernière supposition est vraie, pourquoi veut-il qu'on le croie mon ennemi, et fait-il tout ce qu'il peut pour que je le croie moi-même.

Il rentra chez lui fort perplexe. En somme, l'instinct qui l'avait déjà mis sur ses gardes parlait plus haut. Sa défiance augmentait.

Toutefois, craignant de ne point pouvoir profiter de l'occasion qui lui était offerte dans le cas où ses craintes n'eussent pas été motivées, il résolut, en prenant toutes les précautions possibles de sécurité, de se rendre vers minuit à la côte.

Il n'avait rien à y perdre.

D'une part, si Jacquemin et Mascarot ne le trahissaient pas, il allait pouvoir s'évader.

D'autre part, en cas de trahison, n'acquiescât-il pas la conviction que Gérard et Mascarot avaient intérêt à le faire disparaître, et n'était-ce pas pour lui un pas énorme dans la voie de la vérité ?

Quand il ne devrait résulter que cette conviction de la nuit prochaine, ne devait-il pas affronter le danger ?

Sa résolution était prise. Il s'en remettait à Dieu du soin de le défendre. L'heure approchait. La nuit était obscure ; un vent vio-

lent s'éleva, mais sans pluie. Jordanet sortit de sa case et s'avança vers la campagne.

Il pouvait être neuf heures à ce moment-là. Il se dirigea tout d'abord vers les terrains de sa concession, puis se jeta en pleine campagne boisée, et à travers la brousse s'éloigna sans se presser.

Le rendez-vous à la Pointe-Rouge était pour minuit. Il avait le temps. Ce qu'il voulait, c'était éviter les postes de la côte qui commandent la route de Bourail. Il lui était possible de les tourner par un long trajet, puis, longeant la côte, de revenir sur ses pas, en profitant de toutes les roches, nombreuses en cet endroit, et de tous les accidents de terrain.

Les postes surveillent la route et surveillent la mer. La brousse garde ses secrets. Et les roches de la côte, presque à pic, ne se prêtent pas aisément à une escalade, pas plus qu'à une promenade, car, parfois, elles n'offrent qu'un rempart sur la mer, droit comme un mur, sans aspérités, inaccessible, Jordanet connaissait les moindres recoins, tous les replis de la route qu'il allait suivre.

Là où la roche s'éleverait en une sorte de muraille, il l'abandonnerait, nagerait au pied sans bruit, dans l'ombre projetée par le mur sur la phosphorescence des vagues. Et quand il pourrait, il regagnerait la côte. Cela jusqu'à la Pointe-Rouge. Il put arriver à la mer sans encombre. Il ouvrit le verre de sa montre et tâta les aiguilles du doigt, légèrement, pour se rendre compte du temps qui s'était écoulé. Il était dix heures et demie.

—Dans une heure et demie, je serai sauvé ou je serai mort !...

Il calcula qu'il n'était plus très loin de la Pointe-Rouge. Déjà, deux fois, il s'était mis à la nage. A tout hasard, il s'était armé d'un long couteau, pour se défendre contre l'attaque d'un requin.

Pour être libre de ses mouvements, il n'avait conservé que son pantalon et une chemise de laine. Il était pieds nus.

Il se remit en marche dans les roches. Depuis qu'il était sorti de sa case, tout allait pour le mieux. Une alerte, seulement. En traversant la route de Bourail pour gagner la côte, il avait entendu venir à lui une patrouille de gendarmerie.

Il s'était rejeté en arrière, rampant dans un champ de maïs, très touffu, dans lequel il disparut comme au milieu des vagues.

Le vent continuait à souffler avec violence. La patrouille passa près de lui, silencieusement. Elle s'éloigna et ce fut tout.

Quand le bruit se perdit dans le lointain, il quitta sa cachette et redescendit vers la mer, dont les roulements sonores alternaient, comme une basse profonde et soutenue, avec les sifflements aigus de la rafale. Chose étrange, le ciel était d'un bleu admirable. Il approchait du poste des surveillants établi non loin de la Pointe-Rouge.

Là, il redoubla de précautions. Mais la proximité même du poste c'est-à-dire du danger, le défendait contre ce danger même.

Ensuite, il reprenait un peu de confiance. Si Mascarot lui avait préparé un guet-apens, il eût été bien inutile d'attendre plus longtemps pour l'arrêter et même pour lui envoyer une balle dans la tête !

En reprenant haleine au pied des roches, Jordanet, qui n'avait rien perdu de sa présence d'esprit, se souvint qu'à un ou deux kilomètres de la côte, au milieu du chenal, existait un massif de roches assez étendu.

—Je puis aller jusque-là et m'y reposer, se dit-il. Et si quelque danger me menace, de la part de Mascarot, je l'éviterai peut-être en devançant mon départ d'une demi-heure. Mascarot m'a donné minuit comme rendez-vous. Il est onze heures et demie. Je puis déjouer ses calculs.

L'idée lui parut excellente. Jacquemin, s'il était complice des mauvaises intentions de Mascarot, prenait sans doute la garde vers minuit, et alors, la mort était certaine ! Jordanet s'assura que son couteau était bien accroché à sa ceinture, et doucement, sans bruit, il se mit à la nage.

La mer était brillante comme un diamant qui eût reçu la lumière d'un foyer intérieur. Et le vent qui soufflait en tempête, en bousculant les vagues, agitait cette phosphorescence en lui donnant des reflets extraordinaires d'incendie.

—Tant que je serai dans l'ombre des roches, ça ira bien, pensa Jordanet, mais après, diable ! diable ! on me verra.

Lorsqu'il quitta la masse d'ombre projetée par la falaise, il plongea, son couteau à la main, et resta sous l'eau le plus longtemps qu'il put. Lorsqu'il reparut, il se retourna et, malgré l'obscurité, il jugea qu'il devait être en sûreté. La falaise était loin. Certes, il se trouvait encore à portée de fusil des surveillants, mais trop loin d'eux pour qu'ils pussent distinguer, au milieu même de l'éclattement des vagues, la tête du nageur émergeant seule de l'eau.

Il redoubla d'efforts. Quelques minutes s'écoulèrent. Il voyait se rapprocher la masse rocheuse, isolée du chenal, à laquelle il voulait atteindre, où il se proposait de rester à l'abri en attendant l'arrivée du bateau.

Enfin, il y fut. Il était temps. Il se hissa sur les roches, fit quelques pas et tomba anéanti. Il ne perdit pas complètement connaissance, mais il resta pendant quelques instants dans une sorte de torpeur.

(1) Commencé dans le numéro du 3 septembre 1898.